

DANS L'ŒIL

VIRGINIE OTTH Protagoniste d'une photo qui regarde au lieu de documenter, la Lausannoise publie un livre de ses clichés. Et jusqu'à dimanche, elle expose à Photo Elysée.

SAMUEL SCHELLENBERG

Art ▶ Un trou rond transperce l'ouvrage, poinçonnant les images et avalant quelques lettres. Un «o» comme œil plutôt qu'oblitération, outrage ou simplement Otth. «Cette idée de l'œil comme un trou, un diaphragme fluctuant et mouillé qui accueille plus ou moins affectivement les images du monde est une jolie métaphore féminine», écrit Virginie Otth dans *Pour l'instant.*, avec son point dans le titre, l'élégant livre perforé paru en fin d'année dernière chez art&fiction. Il accompagne l'exposition «Un Lac dans l'œil» à Photo Elysée, à Lausanne, à voir ce week-end encore.

Figure de la photographie romande, Virginie Otth s'applique à rendre l'image tangible. A lui octroyer davantage que l'habituelle bidimensionnalité d'un cliché instantané, pour que ses tirages ou impressions aillent ailleurs, construisent un sens qui dépasse le sujet représenté. «Mes références sont à chercher du côté de la peinture plutôt que de la photo», précise-t-elle dans l'espace du musée qui lui est dédié. Elle s'était d'ailleurs essayée à ce médium, avant de bifurquer vers un «véritable métier, avec une dimension technique. Aujourd'hui, je me dis photographe plutôt qu'artiste, pour ne pas m'imposer la responsabilité de l'art.»

Les yeux en miroir

Pour présenter les photos qu'elle prend depuis les années 1990, Virginie Otth multiplie les supports. Un exemple dans l'exposition lausannoise: les cartons dépliés qui accueillent ses images de végétation de la série *Jardins*, forêt de paravents à hauteur humaine autour desquels

on déambule. «J'avais envie de mettre la nature en boîte, de donner l'idée vaine qu'on peut la maîtriser, l'envoyer par Amazon», formule Virginie Otth.

Cette profondeur de l'image se retrouve dans la grande installation murale *Multiplés/Désirs*, une commande de l'Etat de Vaud pour la collection de Photo Elysée, dans laquelle Virginie Otth explore le désir féminin. Sur dix mètres, elle multiplie les formats et la nature des images, allant du noir et blanc à la saturation des couleurs, d'un drap plissé aux photos récentes qu'elle retouche au spray avant de les photographier à nouveau. L'aspect fragmenté s'advantageusement au sujet: «Le désir, on n'y parvient jamais vraiment. Et plus on s'en approche, plus il s'échappe...»

Cette installation, elle l'a «faite et refaite», ayant pris l'habitude d'activer ses images par la juxtaposition et le jeu entre les dimensions, formes et sujets – la première fois, c'était pour des compositions suggérant des odeurs, présentées au Photoforum de Bienne en 2019. Même principe de la photo devenue objet dans un portrait de son fils, Zeno, dont les yeux sont des miroirs. Un hommage aux autoportraits *Rovesciare i propri occhi* de Giuseppe Penone et réflexion sur la vision et ses angles morts, ses trous, ses scotomes. Moins directement plastiques, les petits formats alignés dans *Quotidiennetés* racontent quant à eux l'ordinaire du quotidien. Toutes ces choses qu'on ne voit plus depuis longtemps mais que Virginie Otth se force à regarder, tel cet œuf cuit dont la coque blessée a laissé filer un peu de blanc.

Et puis, il y a le Léman, celui du titre de l'exposition, sujet de plusieurs clichés, et pour cause:

Virginie Otth y nage chaque jour un kilomètre en dos crawlé, avant de prendre une photo des flots. «Elle ne dit rien sur la température de l'eau, ou l'odeur, mais évoque mon protocole quotidien. J'arrive à chaque fois à m'émerveiller de l'image, toujours différente.» La passion pour la natation lacustre, elle la partage avec sa galeriste, Catherine Monney, âme de l'espace d'exposition-vente Locus Solus.

«Le désir, plus on s'en approche, plus il s'échappe»

On retrouve le lac dans *L'Orage*, son premier film, un court métrage réalisé en 2021 avec Marie Taillefer, lui aussi à découvrir à Photo Elysée: une relecture de *Théorème*, roman et film de Pasolini dans lequel un mystérieux visiteur séduit une famille entière. Ici, c'est une photographe qui charme les bourgeois-es d'une villa les pieds dans l'eau, incarnée par l'actrice Lola Giouse. «Je continue à travailler avec elle, pour des sessions remettant en question l'autorité de la personne derrière l'appareil photo. Peut-on faire de la photo de manière horizontale, sans prise de pouvoir?»

Pudeur protestante

Virginie Otth s'est formée à l'école de photographie du CEPV, à Vevey, cursus complété par des résidences à la Fabrica de Trévise ou aux Diagonales de Royumont (Paris), avant un master à l'EDHEA valaisanne, dans le millénaire suivant. Entre 1994 et 2000, elle passe beaucoup de temps à New York, où elle tra-



«Mes références sont à chercher du côté de la peinture plutôt que de la photo.» LOAN NGUYEN

vaille dans une agence de photo scientifique, découvrant le monde du tout petit – elle photographie le virus du sida.

Elle rentre en Suisse quand on lui propose d'enseigner au CEPV, un job qui l'occupe aujourd'hui encore, couplé à des cours à la HEAD de Genève. A Photo Elysée, «Un Lac dans l'œil» est complétée par une carte blanche pour laquelle Virginie Otth invite des anciens étudiants-es ou collègues de Vevey, comme Loan Nguyen, Myriam Ziehli ou David Gagnebin-de Bons – ce dernier était dans sa toute première volée. On y voit aussi une héliogravure portogène de Nicolas Savary, collègue enseignant à Vevey et voisin d'atelier, membre comme elle du collectif gérant l'espace d'art lausannois standard/deluxe.

Son intérêt pour les images remonte à l'enfance, élevée dans une famille d'artistes:

Marie-Jane Otth, sa mère, a été plasticienne, autrice de «grandes sculptures en caoutchouc» avant de devenir danseuse-chorégraphe; alors que feu son père, Jean Otth, était l'un des pionniers suisses de l'art vidéo. Elle se souvient, enfant, de la forêt de trépieds dans son atelier, mais l'endroit lui était interdit parce que Jean Otth filmait la nudité féminine. «Il y avait une pudeur, une forme de protestantisme qui attisait mon envie de voir.» Davantage que par l'art lui-même, «j'ai surtout été fascinée par l'émerveillement de mon père quand il était dans son atelier.»

A la maison, ses parents lui parlent comme à une adulte, avec une grande exigence: «Il fallait être à la hauteur, c'était très engageant.» Aujourd'hui, les échanges avec son fils sont largement plus horizontaux, avec l'idée de partage des réf-

rences qu'elle pratique aussi avec ses étudiant-es. «Tu me montres un truc, je te montre un truc.»

Importance des médias

Parmi les enseignements qu'elle donne à Vevey figure un cours sur les médias. «J'adore la presse. Ce qu'on pense est lié à ce qu'on lit et voit, d'où l'importance du choix des lectures.» Elle-même passe quarante-cinq minutes chaque jour à lire le *New York Times* et *Le Monde*, un protocole journalier qu'elle respecte au même titre que la nage dans le lac ou l'écriture. Etonnamment, elle n'utilise pas la presse dans son art, les différents essais d'inclusions s'étant avérés non concluants. «Mais un jour, j'y parviendrai.» 1

Photo Elysée, Lausanne, jusqu'au 25 février, elysee.ch

Virginie Otth, *Pour l'instant.*, Editions art&fiction, 2023, 108 pp.

